

existence n'a été qu'un jour dévoué tout entier à l'amour le plus vrai, et maintenant il pleure de ne pouvoir plus rien faire.

John T. Edwards avait succédé à son père dans la possession du domaine de Pine-Grove dans la Caroline du nord. La propriété avait été transmise de père en fils depuis quelques générations, mais chacun des héritiers qui s'étaient succédé avait trouvé une augmentation de dettes avec un nombre additionnel d'acres à ranger parmi les terrains usés et de peu de valeur. Ils s'étaient cependant attachés à la propriété quelque grevée qu'elle fût, d'un côté parce que le revenu était encore assez grand et permettait au propriétaire de mener un train respectable ; de l'autre, parce que des quelques sentiments qui nous sont communs à tous, le meilleur peut-être est cet attachement pour l'endroit qui a été la demeure de nos ancêtres, et qui est lié dans notre souvenir avec les heureuses années de notre enfance. Parmi ceux qui avaient appelé cette demeure leur foyer, pas un peut-être n'y fut aussi fortement attaché, et n'en avait mieux apprécié les beautés naturelles et les charmes domestiques ; cependant nul, peut-être, n'avait été moins que lui capable de lutter contre les nombreux embarras dont il fallait triompher pour conserver cette possession. Pendant quinze ans il combattit jusqu'au moment où, découragé, il ceda à des circonstances qu'il ne pouvait vaincre, vendit la propriété, et avec le reste de sa fortune se retira dans la ville de New-York, où il monta une maison de commerce. Mais il n'était pas plus né, ni mieux préparé par son éducation, pour la nouvelle position qu'il avait adoptée. Ce n'était pas un faiseur d'argent. Il ne pouvait plier les nobles sentiments de son âme sensible à un intérêt mercantile. Il ne pouvait non plus sympathiser avec la multitude dans ses luttes pour acquérir les biens de ce monde ; son esprit se tenait à l'écart de la foule et du bruit, et se plaisait à vivre en lui-même ; de tristes pensées le troublaient souvent ; de sombres nuages l'environnaient sans cesse ; un pur rayon du soleil venait rarement égayer sa route, et lorsque par hasard il brillait, ce n'était jamais qu'un soleil d'avril promptement suivi d'ombre.

Il aimait à se reposer dans le cercle de la famille ; pour sa femme bien-aimée, pour ses charmants enfants et son fils dévoué, il était aussi bon qu'ils pouvaient le désirer. Autour d'eux se réunissaient toutes les attaches de son âme, il se reposait sur leur amour pur, et s'il avait pu se retirer avec eux dans quelque retraite

puisable, libre de soucis, sa vie eût été pour lui un jour d'été.

Mais ce bonheur était impossible : il était enseveli sous l'onde, et devait lutter en vain pour remonter à la surface. Ce serait une tâche trop pénible de dépeindre le sombre spectacle de sa fortune à son déclin, et de décrire les épreuves pleines de douleurs et de tortures de l'homme qui voit s'avancer à grands pas la pauvreté, quelquefois la misère. Pendant quelques années il combattit l'ennemi, son esprit se brisa dans ce choc terrible et il s'abîma dans son repos éternel.

James avait connu toutes les épreuves subies par son père et ses sympathies avaient été fortement excitées. Il s'était fait son compagnon fidèle pendant toutes les heures de travail, l'encourageant par un joyeux sourire et d'agréables paroles toutes les fois qu'un aspect favorable se présentait, et le soutenant au milieu des revers inattendus, par l'espérance de temps meilleurs, ce en quoi son bon père eût eu foi s'il avait pu.

Aucun plaisir n'eut de charme pour lui, tant qu'il vit un voile de tristesse sur le front de son père. Noble jeune homme ! quel fils pleurant la mort d'un père n'envie pas ces belles larmes qui baignent tes yeux et tombent silencieusement devant ces restes sacrés ! Il n'y aurait pas dans l'histoire d'un cœur comme le tien de quoi faire rougir le front d'un ange, et si l'esprit bien-aimé qui ne vit plus dans cette enveloppe terrestre jette un regard de son lieu de repos sur son noble enfant et lit ses pensées, peut-être sera-t-il plus heureux encore de savoir cet amour si vrai, si pur qui brûle dans ton sein !

La cérémonie funèbre est terminée. Beaucoup l'ont accompagné à son étroite demeure. Le monde a rempli son rôle dans la pompe dernière. On a fait bien des demandes, on a répondu à bien des questions sur la vie intime de celui qu'ils accompagnaient au tombeau, sur la position où il laissait sa femme et ses enfants. Les connaissances avaient visité la pauvre famille, avaient payé leur tribut de condoléances, et puis ce fut tout. On dit du monde qu'il est froid et insensible. Peut-être l'est-il ; peut-être aussi ceux qui lui donnent des noms si durs sont-ils excusable ; mais nous devrions toujours nous souvenir que le monde, comme nous l'appelons, se compose de petits cercles dans lesquels chaque atome vit, se meut et concentre ses intérêts. Le motif de l'indifférence du monde pour cette pauvre famille était tout simplement qu'il ne la connaissait pas, et c'est pour cela qu'on la laissa seule.

Quelques jours après les funérailles, un petit drapeau rouge apparais-

sait à une des fenêtres de la maison, et toute la matinée, ce ne fut qu'une allée et venue continuelle de gens de toutes sortes ; on pouvait entendre le coup retentissant du marteau du commissaire-priseur, et le son de sa voix se mêlant de temps à autre aux joyeux rires que ses fines reparties avaient excités dans la foule ; des charrettes se succédaient à la porte pour enlever des charges d'ustensiles de ménage, chers à ceux qui les avaient dernièrement possédés par tout ce que le souvenir de la famille a de sacré, mais ne devant être estimés désormais que pour le bas prix auquel ils avaient été cédés.

Pendant tout le jour la scène continua, et la dernière charge ne fut emportée que lorsque les ombres du soir descendaient. Alors disparut aussi le petit drapeau. Les pas étrangers cessèrent de souiller la maison maintenant dépouillée, et la petite famille ferma la porte et se rassembla autour du foyer où elle s'était si souvent réunie.

Mme Edwards savait bien, depuis longtemps, que l'état des affaires de son mari ne présentait que la certitude d'un grand et triste changement ; elle l'eût volontiers prié de se résigner à descendre tout d'un coup, de cesser de lutter avec la fortune contraire, et de consentir à être pauvre afin d'être heureux ; mais elle savait trop bien comme il ressentait vivement sa position vis-à-vis du monde ; il l'avait prise dans une condition élevée, et il voulait l'y maintenir ; et quand elle connut le malheur, quand la pauvreté se dressa devant elle, froide et terrible, elle ne faiblit pas en sa présence, mais, le regard calme et ferme, elle se prépara à marcher au-devant de ses plus cruelles réalités.

Elle était encore au printemps de la vie, et sa beauté avait conservé toute sa fraîcheur. Ses filles étaient sa vivante image. Marie, l'aînée, avait quinze ans accomplis ; et Julie était de deux années plus jeune. Elevées au milieu d'une atmosphère d'amour, dans leurs traits gracieux et purs éclatait la noblesse de leurs généreux cœurs.

—Voilà une journée bien pénible pour vous, mère, mais tout est fini maintenant.

—Oui, mon fils, mais c'était un sacrifice nécessaire. Nul ne devait se souvenir de votre père comme d'un débiteur.

—C'est une consolante idée, bonne mère, dit Marie en attachant ses yeux brillants d'émotion sur le visage triste mais toujours beau de sa mère : si nous n'avons pas d'amis, nous pouvons nous réjoir dans la pensée que nous ne devons rien à personne.

(La suite au prochain numéro.)